

« Il cherchait le meilleur de chacun d'entre nous »

GUY SELDESLAGH



Ils sont auteurs, écrivains, historiens, universitaires ou critiques littéraires. Au total, vingt personnalités qui, en hommage à Samuel Paty, racontent dans « Mon prof, ce héros » (Presses de la Cité), celui ou celle qui a contribué à faire d'elles ce qu'elles sont aujourd'hui. Vingt témoignages saisissants et émouvants qui disent les grandeurs et les servitudes de l'enseignement.

Comme pour d'autres métiers, nombre d'acteurs d'aujourd'hui peinent à faire le deuil du souvenir de cette autorité qui s'imposait d'elle-même, préexistant à toute action. Cependant, si l'existence même de cette autorité passée ne fait pas de doute, son souvenir doit être interrogé. La réalité de son exercice par tous, en tout temps, fait bien partie d'une mémoire en partie fictionnelle, d'un récit fantasmé.

Ce réel qui a changé, les remises en question qu'il oblige, les adaptations qu'il nécessite, apparaissent quelquefois comme des obstacles insurmontables tant pour certains enseignants aguerris, que pour certains jeunes qui débutent leur carrière. Ce choc entre une profession admirée et parfois un peu crainte, et cette médiatique réalité en a découragé certains, lassé d'autres, qui ont changé de chemin. Ces désillusions, ces peurs, ce sentiment de déclassement ont largement été relayés dans la presse, autant que par les organisations professionnelles. En définitive, c'est un énorme besoin de reconnaissance qui ne trouve plus d'écho.

L'instituteur de Camus

Les trains qui arrivent à l'heure ne font pas l'information. Ce sont plus souvent les échecs que les réussites qui font la une, les résultats décevants dans les comparaisons internationales plutôt que l'excellence, qui continue à sourdre à bas bruit dans bien des classes où pourtant les difficultés de tous ordres s'accumulent. Quand enfin des incivilités répétées au sein ou en bordure des établissements, ou encore des faits divers les plus insoutenables adviennent, c'est le monde de l'école dans son ensemble qui fait frémir, et qui refoule ses potentielles recrues.

La cadence des réformes qui s'empilent sur les restes des précédentes - ou dans le meilleur des cas, sur leur évaluation - augmente l'incertitude et l'inquiétude. Enfin,

les travaux qui émanent des facultés de sociologie ou des sciences de l'éducation, qui dissèquent ce qui ne fonctionne pas ou pas bien, ce qui devrait être fait pour que cela aille mieux, achèvent de saper le moral des troupes.

C'est donc avec enthousiasme qu'on lit ce petit ouvrage paru aux Presses de la Cité, et dont on recommande la lecture. Vingt auteurs, écrivains, historiens, universitaires, auteurs pour la jeunesse, critiques littéraires, dans de courts textes, acquittent une dette de reconnaissance à celle ou celui de leurs professeurs, qui a contribué à faire d'eux ce qu'ils sont aujourd'hui.

En ouvrant le livre, on pense immédiatement à la magnifique lettre que Camus, à l'annonce de son prix Nobel, adressa à son instituteur algérois : « Pour vous dire ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a cessé d'être votre reconnaissant élève. »

Ce sont donc d'émouvants, drôles parfois et toujours reconnaissants récits et hommages que ces vingt plumes adressent à l'un de leurs anciens instituteurs et professeurs. Ce sont notamment Kamel Daoud, Franz Olivier Giesbert, Susie Morgenstern, Josyane Savigneau, Michel Winock ou encore Jean d'Ormesson qui nous livrent en quelques pages la créance éternelle qu'ils doivent à ces maîtresses et maîtres qu'ils n'ont pas oubliés. « Moi, j'en suis certaine : sans lui je ne serais sans doute pas devenue ce que je suis » nous dit par exemple Laure Buisson. Il n'a jamais cessé d'en être ainsi. Les instituteurs et institutrices, les professeurs d'aujourd'hui exercent la même influence. Des vies se jouent, des possibles s'ouvrent, des destins s'inaugurent, à l'école, en classe, dans cette rencontre d'un (e) élève et d'un (e) professeur. Il est plus que temps de le redire. ■

Voilà un petit livre, qui m'est tombé un peu par hasard entre les mains, après que mon regard fut attiré par son titre. L'optimisme de cette sentence me convainquit sans hésitation. Et pourtant, ce titre, *Mon prof, ce héros* (Presses de la Cité, 2020) peut paraître un peu désuet, si l'on ne voit même dans cette association un oxymore. Le projet est pourtant né d'une tragédie : le lâche assassinat perpétré en 2020, en France, du professeur Samuel Paty. Cette tragédie réveille en chacun de nous le beau souvenir de tous ceux qui nous ont révélés à nous-mêmes, comme l'indique l'éditeur. C'est un processus déjà ancien, entamé depuis de nombreuses années, qui a modifié le regard posé sur le métier de professeur, d'enseignant. Tant de la part de ceux qui l'exercent, que de celle du grand public. L'évolution du monde et le changement d'époque ont peu à peu dilué le magistère, cette représentation du métier, de la fonction. Cette évolution a souvent été durement vécue par ceux qui en ont été les témoins et les acteurs.

« Comme lui, monsieur P dérangeait. Ses collègues effrayés par tant d'audace (n'oublions pas l'époque !), sa hiérarchie. Nous nous en moquions bien ! Il nous faisait cadeau de sa passion, de son esprit de tolérance, comme de sa bienveillance. Des présents inestimables qui nous ont suivis tout au long de notre vie. »

Françoise Bourdon, page 30

« Il m'entraîna vers l'envie d'être, à mon tour, un de ces artisans de la phrase belle, du mot juste, de l'image appropriée, du conte ou de la fable. »

Philippe Labro, page 86



« Dans le village algérien où j'ai grandi, au début des années 80, l'école est une religion d'es-pérance contre la misère et le manque. »

Kamel Daoud, page 48



« Je lui dois tout – et je sais que nombreux furent ceux qui prononcèrent la même formule : on doit tout, parfois à un professeur, homme ou femme. À chacun d'entre nous de ne jamais l'oublier. »

Philippe Labro, page 90

« Il cherchait le meilleur de chacun d'entre nous pour nous motiver en nous interrogeant intelligemment, sans nous offenser quand nous nous trompions, sans se moquer de nous. Car il n'est pas plus grande source de malaise pour un jeune, qui donne tout ce qu'il peut, que d'être rabaissé par son professeur devant ses camarades. »

Christian Laborie, page 73

« Nous avons tous dans nos têtes des propos de professeurs qui, des décennies plus tard, continuent de mener nos pas. J'ai eu la chance d'en avoir beaucoup de ce genre à l'école d'Elbeuf, des Monsieur Pinard, Madame Haquet, Monsieur Seguin, mais j'ai surtout eu la chance d'avoir ma mère parmi eux. Elle répétait volontiers des mots dont j'aime me ramentevoir, l'âge venant : 'On n'est jamais trop vieux pour apprendre ni trop jeune pour enseigner. Il n'y a pas d'âge pour ça.' »

Franz-Olivier Giesbert, page 67

« C'est au cours de ce voyage, je crois, que j'ai commencé à aimer l'histoire-géographie et que j'ai trouvé ma vocation. Que j'ai intimement compris, également, que le métier d'enseignant était le plus beau métier du monde, qu'enseigner, ce n'était pas seulement transmettre du savoir, c'était aussi transmettre une passion à des jeunes avides de connaissances et de reconnaissance, pour leur permettre d'être plus tard des êtres tolérants et libres... Que c'était tout simplement éduquer à la vie. »

Christian Laborie, page 79



« Quand je dédicace l'un de mes livres à un professeur d'école, je souhaite à l'enseignant le courage et la force de pratiquer le métier le plus important du monde. Et je le crois ! Beaucoup de mes livres sont inspirés par l'école et par les prêtres de l'école, les professeurs. »

Susie Morgenstern, page 104

« Je crois que si je suis devenu écrivain, c'est grâce à lui. »

Yves Viollier, page 146

« Rien de cela n'aurait été possible s'il n'y avait eu la délicatesse de madame R. Je n'ai pas le souvenir qu'elle m'ait vraiment grondé et pourtant je dus le mériter. Sous son regard, la connaissance devenait désirable. Il n'y avait pas d'aridité dans les exercices qu'elle proposait ou alors je ne la percevais pas. Je lui faisais confiance. Les jongleries de la conjugaison, la subtilité des accords, les règles de grammaire que nous récitons en chantonant relevaient d'un jeu. J'avais envie de m'y ébattre parce que cet espace était libre. »

Jean-Guy Soumy, page 138

« Ce qui fait aussi la grandeur du métier, c'est la mélancolie du maître, son acceptation raisonnable de l'ingratitude des générations qui passent entre ses mains, qui filent vers leur avenir comme des flèches, et qu'il revoit rarement. Seul maître à bord de sa classe, il accepte la puissance inexorable du temps qui passe mais qui le laisse habité par sa propre jeunesse éternelle, dernière sentinelle de la transmission et de l'histoire en marche. »

Martine Marie Muller, page 118